XVIIe ANNÉE — N° 5[illegible] — MERCREDI 20 JUIN 1900

LA CROIX

5 CENTIMES — 84, Grande-Rue 84. — DE ROUBAIX-TOURCOING — 85, Rue des Ursulines — 5 CENTIMES

Bureaux — LILLE, 15, RUE D'ANGLETERRE, 15, LILLE. — TÉLÉPHONE : 672 — (POUR PARIS : 5, rue Bayard, 5)

ADVENIAT REGNUM TUUM

Nous vous reconnaissons comme notre Souverain Seigneur et Maître et comme Chef suprême de la Patrie française.

LA JOURNÉE

M. Clemenceau a revendiqué hier lundi, à la Chambre, contre M. Jaurès et les socialistes, le rôle de défense sociale qui incombe au gouvernement; cette partie de son discours a obtenu un vif succès.

Le ministre a répondu aujourd'hui aux autres questions posées dans ce débat, qui prendra plusieurs séances encore.

*

Le Sénat siège aussi.

*

Aujourd'hui, à la Cour de cassation (Chambres réunies), continuation du rapport de M. le conseiller Moras sur l'affaire Dreyfus.

*

Le Conseil des ministres s'est occupé des négociations en cours avec la Suisse en vue d'un arrangement commercial.

*

ETRANGER. — Deux cuirassés sont entrés en collision aux manœuvres navales anglaises et sont très endommagés.

— L'empereur d'Allemagne a rendu visite au chancelier de Bülow à Norderney.

— Le Douma a décidé la création d'une Commission agraire et abordé les débats sur l'égalité civique.

— La ratification du protocole d'Algésiras par le maghzen est imminente.

— Le croiseur-cuirassé « Amiral-Aube » est arrivé à Trondhjem pour assister aux fêtes du couronnement.

— Le nombre total des victimes de l'attentat de Madrid publié ce matin est de 98 morts et 99 blessés.

Pèlerinage au Sacré-Cœur

Samedi 23 juin, tous les membres des Œuvres de Notre-Dame de Salut et des pèlerinages de Jérusalem et de Lourdes sont invités à se réunir à la basilique du vœu national, à Montmartre, pour y faire leur pèlerinage annuel et y renouveler leur consécration au Sacré-Cœur.

La messe sera dite à 9 heures très précises, dans la basilique, et sera suivie d'une allocution et du salut du Très Saint Sacrement.

ABONNEMENTS DE VACANCES

« Croix » quotidienne. — Pour la France et l'Algérie : 1 franc par mois, plus 0 fr. 50 de frais de bandes, soit : 1 fr. 50 pour un mois; 2 fr. 50 pour deux mois; 3 fr. 50 pour les mois de juillet, août et septembre.

Ce prix de faveur est aussi accordé aux abonnés servis habituellement par nos Comités, sur la demande du directeur du Comité.

MM. les séminaristes peuvent recevoir la *Croix* à ce tarif pendant leurs vacances.

Noël. — Pendant les mois d'août et septembre, en France et en Algérie, le *Noël* est envoyé moyennant la somme de 1 franc. Chaque semaine, un numéro de 32 pages.

Mois littéraire et pittoresque. — Pour les mois de juillet, août et septembre : 2 francs pour la France; 3 francs pour l'Union postale.

Cosmos. — Pendant les mois d'août et de septembre, en France et en Algérie, le *Cosmos* est envoyé moyennant 2 francs.

M. CLEMENCEAU

— M. Jaurès est dans les nuages et je suis dans la plaine, a dit hier M. Clemenceau. Et il a profité de la position de chacun pour arracher M. Jaurès des nuages, et l'y faire redondir pendant plus d'une heure d'horloge, s'adonnant ainsi au jeu de la couverture ou de la raquette — mais d'une couverture cruellement élastique et d'une raquette terriblement puissante.

L'exercice a singulièrement diverti la Chambre, et nous-même nous y avons pris un vif plaisir.

Mais il faut reconnaître que dans la partie engagée, le sort avait attribué à M. Clemenceau la place avantageuse. La plaine est un terrain où l'on se sent plus d'aplomb que dans les nuages où l'équilibre ne peut être qu'instable. C'est pour cela que l'on voit plus de gens fouler la terre que s'aventurer dans les nuages.

En définitive, M. Clemenceau, dans les mesures qu'il prit contre l'émeute dans le Nord, dans le Pas-de-Calais et à Paris, n'a fait que ce que tout autre ministre aurait fait à sa place, et n'a dit hier à la tribune que ce que tout autre ministre aurait dit, très certainement, je le reconnais, avec moins de belle humeur, d'esprit et d'originalité.

Ce qu'il y a à reprocher à M. Clemenceau, ce n'est pas ce que lui a reproché M. Jaurès, ce n'est pas d'avoir réprimé l'insurrection dans le Nord et dans le Pas-de-Calais, c'est de ne pas y avoir fait ce que M. Lépine lui a fait faire à Paris, c'est de ne pas l'avoir prévenue. Cela est si vrai que ses mesures préventives des troubles annoncés à Paris pour le 1er mai ont fort rassuré le pays, qui n'était effrayé que parce qu'elles n'avaient pas été prises dans les régions minières. Le suffrage universel a éprouvé un tel contentement du nouveau procédé qu'il en a oublié l'ancien, lors des scrutins du 6 et du 20 mai.

M. Clemenceau avait donc tous les atouts dans son jeu, et il les a victorieusement étalés.

Toutefois, qu'on ne se laisse pas éblouir à l'excès par la verve de M. Clemenceau. Ce dont nous avons besoin au gouvernement, ce n'est pas d'un homme de talent, c'est tout simplement d'un homme.

Et un homme, c'est celui qui ne varie pas dans ses opinions, qui prévoit et prévient aussi bien les troubles du Pas-de-Calais que ceux du 1er mai à Paris, qui conforme ses actes à ses paroles, et ses vues à ses discours, qui, maître de ses actions, exerce de l'influence sur celle des autres, qui éclaire ses vues précises et dirige sur son but connu.

M. Clemenceau n'en est pas un.

M. Jaurès le sait bien. Aussi, après avoir reculé à publier le discours de M. Biétry dans l'*Humanité*, n'a-t-il pas hésité à y insérer celui de M. Clemenceau, comme pour dire : Les coups de Clemenceau, ça ne compte pas. Ils n'entament pas mon crédit auprès de mes amis. Ils n'offrent aucun danger. On en est gêné sur le moment, mais on s'en remet vite.

Le dernier geste de M. Clemenceau n'a-t-il pas été de tendre la main à M. Jaurès qu'il venait de culbuter?

Eh quoi! vous démontrez que les théories et les pratiques des chefs du socialisme sont une indigne tromperie pour les travailleurs comme un danger permanent pour la société, et vous terminez votre harangue par ces mots : « Venez donc avec nous, nous ferons bon ménage! »

M. Clemenceau reste au pouvoir ce qu'il était dans l'opposition, aimant les solutions surprenantes, chérissant les conclusions qui jurent avec les arguments.

Qu'on se rappelle M. Clemenceau parlant au Sénat sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Il fut accablant pour le projet de loi. Il le railla presque aussi impertinemment que M. Jaurès, il en détailla les inconséquences, il le traita de ridicule et de dangereux : « Cependant, je le voterai, dit-il en terminant, parce que je suis le prisonnier de mon parti. »

Dès lors qu'il se résigne à consacrer de son vote une œuvre aussi avilie par lui, il est capable de tout voter.

Aujourd'hui qu'il est au pouvoir, oserait-il encore dire qu'il est prisonnier de son parti? Son parti, n'est-ce pas à lui de le diriger, ne doit-il pas en faire le prisonnier de ses propres idées?

Et le voilà qui agit au pouvoir comme dans l'opposition, terminant son discours d'écrasement des socialistes par un appel à l'entente avec les socialistes!

Et il n'a pas encore fini de parler! Il recommence aujourd'hui. Le discours d'aujourd'hui ne sera-t-il pas le contraire de celui d'hier? Avec lui on ne sait jamais.

Comme le fiancé du chansonnier Nadaud qui, émerveillé du talent de sa future femme sur le piano, se demande anxieux :

Cet ange pur sait-il coudre un bouton?

j'admire la virtuosité de M. Clemenceau, mais je redoute ses inconséquences.

J'aimerais mieux le voir ministre ailleurs; je l'admirerais autant, et il me causerait moins d'appréhensions.

J. B.

Gazette

LE SCAPULAIRE DU GÉNÉRAL ANDRE

Une enquête a fait découvrir l'audacieux clérical qui avait collé la petite image dont la vue excita si fort l'ire de l'organisateur de la délation. Cet officier sans scrupules n'est autre... que le prédécesseur du général André. Oui, parfaitement! C'est le général de Galliffet qui a fait le coup. Et il l'avoue cyniquement, le misérable!

« Ce scapulaire! — Mais c'est moi qui l'ai épinglé au paravent où le général André l'a trouvé.

Et le général de Galliffet raconte :

— Lorsque j'étais au ministère, je recevais chaque jour des centaines de lettres d'imprécations, de malédictions, de bénédictions, de sollicitations. Je m'en... moquais, parce que c'est dans ma nature de ne pas me laisser émouvoir par les manifestations extérieures. Dans une de ces lettres, je trouvai, un jour, le scapulaire en question : je le pris avec déférence, parce que c'est également dans mon caractère d'être dévot.

Si le général André, que je n'ai vu qu'une fois, pense autrement que moi et s'en offusque, c'est son affaire et je le regrette pour lui. Donc, je pris ce scapulaire, je l'épinglai sur le paravent qui se trouvait à portée de ma main, et faisant venir l'huissier, je lui enjoignis de laisser cet insigne à cette place.

Lorsque je quittai le ministère, non pas en partant violemment, comme on l'a imprimé, mais en rentrant tranquillement chez moi, ce scapulaire est resté où il se trouvait.

Si M. le général André s'en est formalisé et l'a arraché de sa place avec un geste grandiloquent, tant pis pour lui.

Moi, c'est bien simple. J'ai l'esprit sain, s-a-i-n. Vous entendez, l'esprit sain.... Cela suffit.

LES « AMIS DES ARBRES »

On sait que le XVIIIe siècle qui devait finir dans la boue et le sang fut par excellence l'époque des goûts idylliques. La nature n'eut jamais tant d'amis en France que dans ce temps où les hommes devaient s'entr'égorger férocement. Il faut espérer que le souci qui grandit en ce moment partout de la conservation des merveilles naturelles n'est pas le présage d'une nouvelle terreur. Dimanche dernier, une superbe « fête de l'Arbre » était donnée à Alger dans le féerique jardin d'essai. M. Jonnart lui-même y fit l'éloge des arbres et magnifia les bienfaits des bronzes-daisons touffues.

Dimanche prochain, à Lamastre, dans l'Ardèche, on célébrera « la fête de l'arbre, de la fleur et du miel ». Ce sont « les amis des arbres » qui convieront les populations à se réjouir avec eux des résultats qu'ils ont obtenus en luttant contre le déboisement. Les « amis des fleurs » seront naturellement de la fête, et aussi les « amis des animaux ».

Il n'y a que les « amis des hommes » qui manqueront, mais nous sommes persuadés que tous ceux qui aiment tant, et avec raison, la création, aiment plus encore la principale créature de Dieu qui est leur semblable.

LA SCIENCE REVIENT

On mande de Berlin au *Daily Telegraph* cette information dont on appréciera l'importance apologétique :

Le célèbre protestant allemand Adolphe Harnack, professeur à l'Université de Berlin, conservateur de la Bibliothèque royale, vient de publier un volume qui fait du bruit en Allemagne, sur l'*Evangile selon saint Luc*.

Chef de l'Ecole libérale et négatrice, le professeur Harnack en est arrivé cependant, après mûr examen, à donner raison à la tradition chrétienne contre la critique. Il assigne à l'Evangile selon saint Luc la date la plus ancienne qu'on lui ait attribuée et il le place entre les années 30 et 70 de l'ère chrétienne.

Etant donnée l'autorité dont jouit Harnack, et la position qu'il a prise jusqu'à ce jour, cette étude ne peut manquer d'exciter le plus vif intérêt.

Le professeur Harnack écrit :

« De toute l'œuvre de Christian Baur (dont s'était inspiré Renan), il ne reste plus que quelques débris. »

Après cent ans d'investigations lugubrieuses, d'études patientes, de déductions subtiles et d'érudition, voilà le chef incontesté de l'Ecole critique qui adopte, en les appuyant des preuves les plus solides, les données de la tradition.

Ce n'est pas la première fois que la science, après avoir suivi le long circuit des erreurs, parvient à se convaincre que la tradition n'avait pas tort et que l'Eglise est une fidèle gardienne de la vérité.

LES REFUGES DES RETRAITÉS

Où vont-ils, lorsque l'heure du repos a sonné, les retraités? Il s'est trouvé des bureaux au ministère des Finances pour établir cette statistique, et voici ce qu'elle nous apprend :

Sur la population masculine au-dessus de 40 ans, Lyon possède 10 % de retraités, Paris 9 %, Marseille 8 %, Nancy 12 %, Toulon 11 %, Toulouse 7 %, Pau 7 %, Bordeaux 12 %, Lille 11 1/2 %, Dijon 10 %, Orléans 6 %, Nîmes 14 %, Montpellier 12 1/2 %, Perpignan 8 %, Mende 5 %, Rodez 5 %, Avignon 6 %, Valence 6 %, Grenoble 12 %.

LE ROI DU CAMBODGE

A PARIS

La capitale possède depuis ce matin le roi du Cambodge et toute sa suite.

Nous avons relaté le séjour du souverain oriental à Marseille et les visites qu'il a faites.

C'est à 8 h. 35 que le train royal est arrivé à la gare de Lyon. Sur le quai attendaient de nombreux personnages officiels. MM. Lépine, préfet de police; Lanes, représentant le président de la République; Méray, représentant le ministre des Colonies, etc.

Trois personnages de la suite de Sisowath portant la crachoir, la boîte à bétel et l'épée du souverain

Les tambours battent et les clairons sonnent aux champs, les gardes républicains rendent les honneurs. Sisowath apparaît au bout de quelques instants; il est coiffé d'un chapeau de soie et vêtu d'un habit noir et, naturellement, du fameux sampot. Il porte le grand-cordon de la Léginn d'honneur.

M. Lanes lui souhaite la bienvenue au nom du président de la République, et M. Meyran, au nom du ministre des Colonies, Sisowath remercie et exprime, par l'intermédiaire du Dr Hahn, son médecin et son interprète, toute la joie qu'il a à visiter la France.

Le roi passe en revue la compagnie de la garde et se dirige ensuite lentement vers le salon aménagé en son honneur, qu'il ne fait d'ailleurs que traverser, pour prendre place dans le landau de gala de l'Elysée, attelé de deux chevaux luxueusement harnachés.

Un escadron de cavalerie escorta la voiture jusqu'à l'hôtel de l'avenue Melakoff. Sur tout le parcours, Sisowath salue d'un geste large les personnes qui se découvrent respectueusement : on entend plusieurs cris de : « Vive Sisowath! »

Départ de Marseille

Sisowath a quitté cette dernière ville lundi soir par le rapide. Pour la circonstance la train a été dédoublé. Celui du roi du Cambodge était composé de trois voitures. La première était réservée au roi, cinq princesses et servantes et deux domestiques.

Dans la seconde sont montés MM. Gautret, Mounier, le Dr Halm, le capitaine Chapuis ainsi que cinq princes et deux ministres du roi.

Enfin la troisième était occupée par les gardiens du trésor et 14 domestiques.

Avant de monter dans le wagon-salon qui

Les ministres du roi du Cambodge

lui était réservé, le roi du Cambodge a remercié le préfet, le maire, le général et toutes les autorités présentes pour l'accueil qui lui a été fait à son arrivée à Marseille.

Au départ du train, le public qui se pressait sous le hall de la gare a acclamé le souverain du Cambodge.

On sait que notre hôte voyage avec toute sa suite. Sisowath est toujours accompagné de ses pages porteurs de l'étui à cigarettes, du brûle-parfums, du crachoir en or, objets qu'au moindre signe ils lui présentent à genoux.

Nous représentons trois personnages de la suite du roi portant le crachoir, la boîte à bétel et l'épée du souverain cambodgien.

AVEC M. DANIEL ROBERT

— Elles-vous satisfait de votre beau succès? demandions-nous ces jours-ci, ayant eu l'occasion de le rencontrer, à M. Daniel Robert dont le « Théâtre social » rencontre tant de sympathies.

— Comment ne le serais-je pas? nous répondit-il. *Vive la grève!* en est, dans une saison, à sa cinquantième représentation, et nulle part les applaudissements et félicitations ne m'ont été ménagés.

— Pour votre nouvelle pièce patriotique, pour votre drame de la frontière, espérez-vous le même accueil?

— Oui. L'un de vos rédacteurs a eu l'amabilité de venir assister à notre répétition...

— Et il nous en a dit du bien, beaucoup de bien.....

— Nous ne sommes pas encore à point, cependant, mais cela viendra. J'ai très bon espoir.

— Et après? avez-vous d'autres scènes en vue?

— Oui, toute une série, mais.....

— Mais..... Mais..... Chez vous aussi y a-t-il donc des *mais*?

— Hélas! On nous appelle de partout et nous ne pouvons quitter Paris qu'un jour, modestes ouvriers que nous sommes, deux jours tout au plus quand il y a la coïncidence d'une fête.

— Et, cependant, il serait à désirer que vous puissiez aller partout. Vous avez trouvé une forme d'apostolat : il faut en user. N'y aurait-il pas un moyen d'étendre votre action?

— Oh! il y en a bien un!

— Lequel?

— Que dans les belles œuvres de jeunesse, les cercles si florissants de province, on joue nos drames. Nous en céderons volontiers le droit moyennant une très légère rétribution pour nos frais généraux, car c'est une « œuvre » que nous prétendons faire.

— Et c'en est une. Pour vous y aider, nous dirons votre pensée.

C'est fait.

F.

LOURDES

SES PÈLERINAGES — SES MALADES

Après la lettre du Dr Biraud nous avons reçu la correspondance suivante du Dr Boissarie, dont nul ne peut contester la compétence et l'autorité. Elle tranche définitivement la question et nous dispense d'y revenir.

La *Croix* de samedi a publié une lettre de M. Jean de Bonnefon, sorte de refrain adressé au corps médical pour savoir si les pèlerinages de Lourdes sont utiles ou nuisibles à la santé publique. En un mot, dit M. de Bonnefon, au point de vue médical, Lourdes est-il un danger ou un bienfait?

Depuis vingt ans, je suis le témoin et le juge des résultats des pèlerinages; j'aurais mauvaise grâce à ne pas répondre. Du reste, je n'ai pas attendu cet appel pour faire la statistique des décès et des guérisons constatés.

Le pèlerinage national conduit, chaque année, 1 000 malades, séjourne trois ou quatre jours parmi nous; nous avons relevé, pendant dix ans, tous les décès survenus dans ce pèlerinage; nous en avons trouvé 30, environ 3 par an. Pendant dix ans, 10000 malades, séjournant un mois à Lourdes, ne nous ont donné que 30 décès, et autant de malades, dans les hôpitaux les mieux installés, sous la direction des maîtres les plus habiles, donneraient certainement 3 ou 400 décès par mois, dix fois plus.

L'hospice de Villepinte, avec ses 250 lits, compte 70 décès par an. Nous avons vu guérir à Lourdes 25 malades de Villepinte, prises parmi les plus gravement atteintes, alors que leurs camarades moins favorisés mouraient quelques mois après.

Tous les décès sont inscrits sur les registres de la mairie de Lourdes, c'est là que nous avons pris nos documents, c'est là que tout le monde peut les contrôler.

A côté des décès, il y a les guérisons. Ici la question est plus intéressante et n'est pas assez connue.

L'année dernière, nous avons relevé 126 preuves verbaux et [illegible] conserve les statistiques de ses guérisons et tenait que nous en avions [illegible] pour le pèlerinage de Lyon, les directeurs de Lyon en signalaient 58. Nous n'avions que 2 guérisons pour le pèlerinage de Marseille et le *Bulletin de la Lorraine* en mentionne 23. Il en est ainsi pour tous les pèlerinages; en additionnant tous les résultats nous arriverions facilement à 1 000 ou 1 500 guérisons par an. C'est en vain que l'on voudrait récuser ces résultats au nom de la science. Il ne s'agit pas ici d'un point médical ou canonique à établir; il s'agit simplement, comme le disait Constantin James, d'un fait personnel qui ne regarde que l'intéressé. Voilà un individu qui souffrait et qui ne souffre plus, qui n'entendait pas et qui entend, qui ne voyait pas et qui voit : cela lui suffit, mais vous, cela ne vous suffit pas. De quoi vous mêlez-vous? Il s'il lui plaît d'appeler sa guérison un miracle qu'est-ce que cela vous fait? Mais je vais plus loin et je dis : lors même que la fontaine de Lourdes n'agirait que sur l'imagination, *chose que je nie*, elle rendrait encore de réels services.

A cela, comment répond-on? On répond par des injures, et des plus grossières. Pour nos matérialistes et nos athées, tout pèlerin est un clérical, c'est-à-dire un imposteur et un fourbe : ses maladies sont simulées... Veuillez donc me dire comment on simule un cancer, une ulcération de la langue? Comment on simule une carie, une nécrose, une tumeur blanche? Maladies qui d'après les derniers relevés, ont obtenu leur guérison à Lourdes.

M. de Bonnefon jette le discrédit sur l'eau de nos piscines; elle est plus pure, pourtant que l'eau de la Seine, et sa température très basse empêche la repullulation des germes.

Il reste donc établi que chez nos malades la mortalité est dix fois plus faible que dans les hôpitaux, et les guérisons se produisent dans une telle proportion, que l'on ne peut en refuser le bénéfice aux malheureux qui le réclament. C'est toujours au nom de la liberté que l'on fait de la tyrannie. Où irions-nous si M. de Bonnefon devenait le juge suprême des loie de l'hygiène et du traitement de nos malades?

FEUILLETON DU 20 JUIN 1900 — 50 —

LES BANDITS DE L'OCÉAN

La France garderait ses richesses, immobiles, inertes, inutiles, mais invinlées. Le *Gaton d'Or* conserverait son nom, et les vagues du détroit caresseraient sans fin les statues fabuleuses endormies dans l'Océan.

Il regardait sa conquête, Louis Dérouville, et mesurait des yeux l'espace qui séparait son petit canot du gros monstre sans âme.

Il avait mis une part de son cœur dans les organes obéissants de cette machine merveilleuse; il y avait jeté son amour inutile pour celle qui ne l'aimait pas, avait fait une force de génie de cette tendresse sans objet.

Que d'heures il avait passées à construire ce chef-d'œuvre de son rêve..... que de calculs et d'efforts!

Et pas une tige d'acier qui n'eût été comme imprégnée de la pensée du cher idéal, plus vivant que jamais dans son âme. Sur le bordage, il avait écrit de sa main : *France toujours!*

Et cette merveille de son talent splendide allait s'anéantir, mais pour une idée glorieuse. En mourant, elle détruirait le germe d'une œuvre criminelle.

Et puis, ce serait le symbole de son amour qui devait périr en donnant aux autres le salut.

Il savourait son triomphe, la main détendue sur la poignée de cuivre qui allait porter là-bas l'invincible et formidable force.

On eût dit qu'il voulait caresser la terrible machine, ainsi que le font les dompteurs de fauves, pour les bêtes redoutables asservies à leur volonté.

Maintenant qu'il savait, vibrante et prête à éclater, la toute puissance d'anéantissement, il sentait en lui d'étranges frissons, comme tous ceux qui sont en possession d'un terrible pouvoir et redoutent de l'utiliser.

Eut-il à cette heure un pressentiment? Son esprit audacieux, frappé soudain par quelque peur obscure de commettre un crime involontaire, se cabra-t-il devant l'acte destructeur au moment de l'heure fatale?

Cinq minutes s'écoulèrent. Ses yeux fixaient toujours, comme dans une douloureuse hallucination, la petite chose noire qui allait foudroyer l'*Ellen* immobile.

Durant ces courts instants, là-bas, dans la baie du *Gaton d'Or* l'effroi régnait en deux cœurs.

Larcourt, amené de force par le canot de Dérouville, avait été saisi par Morro, dont l'irrésistible force musculaire l'avait maîtrisé.

M. de Ralbert, — obéissant à quelle étrange idée? — avait ordonné :

— Gardez-la! empêchez cet homme de retourner au navire.

Et voilà qu'au moment où la chaloupe amenant l'équipage de l'*Ellen* venait d'aborder, le prisonnier s'était échappé, puis, d'un élan vigoureux, s'était précipité dans la mer.

En l'apercevant, France et son père avaient jeté un de ces cris terribles qui sont la déchirement de cœurs près de se briser.

Quel lien mystérieux retenait leurs âmes à ce fou, qui sans doute voulait encore tenter un suprême effort pour sauver le navire condamné?

Un instant, le vieillard et la jeune fille demeurèrent immobiles sur la grève, les bras tendus, vers l'homme qui nageait au large, vrais spectres de la douleur, dans ce décor de lumière fantastique.

Et soudain, mus par la même sentiment, poussés par une semblable pensée de secours, entraînés par un suprême espoir de salut pour celui qui s'enfuyait, téméraire et farouche dans les flots vers le trésor prêt à s'engloutir, ils s'élancèrent tous deux à travers la forêt.

France soutenait le vieillard, dont la volonté seule faisait mouvoir les jambes chancelantes. Ils ne vivaient plus; leur âme en détresse flottait à la dérive, avec Larcourt nageant de toute la force de ses bras vigoureux, vers la canot toujours immobile, vers le monstre prêt à tout broyer.

Etrange rencontre et folle audace! cet homme entraîné par une inexplicable fatalité vers l'engin de mort capable de bouleverser un colosse des mers!

..... La-haut, Dérouville était sorti de son rêve. Il venait de regarder à pleins yeux la réalité..... Un soupir gonfla sa poitrine, un tressaillement fit trembler sa main cherchant la mince tige de cuivre qui allait déchaîner la machine impatiente. Et il était si sûr de la direction donnée, si certain que le canot torpillé allait bondir vers l'ennemi, sans dévier d'un millimètre, qu'il ne regarda pas.

Il eut peur de voir, une fois encore, au bout de sa lunette marine, cette merveille de son génie, sacrifiée pour le cause suprême de délivrance.

Il ne regarda pas à cette minute! et Dieu le permit, car il fallait que la vengeance divine passât comme un coup de tonnerre, et s'abattît sur les coupables!

Non! il ne regarda pas, car à certaines heures la Providence ferme les yeux des plus clairvoyants, pour en faire d'aveugles ouvriers de ses desseins!

Et lui, l'homme loyal en qui vibrait le souverain désir d'humanité, lui qui voulait détruire les œuvres de l'iniquité, mais respecter les vies des criminels qui les enfantent, il ne vit pas qu'un homme, haletant, d'une longue course à la nage, venait de s'accrocher au bordage du canot. Il était monté à bord, avait saisi le petit mât d'acier, conducteur du fluide électrique et l'agitait désespérément.

Larcourt avait deviné la puissance de l'étrange machine et, dans sa témérité folle, il avait juré de la désarmer ou de périr avec elle.....

De ses mains nerveuses, il secouait la tige de métal, l'étreignant comme l'ennemi qu'on veut terrasser, concentrant toute sa vie dans l'effort, luttant de toute sa rage contre cette barre dressée, par où la foudre allait passer.

Mais l'heure terrible avait sonné..... le doigt de Dérouville venait de pousser le commutateur et l'aiguille du *télékine* implacablement tournée vers l'obstacle, oscillait faiblement, comme agitée de joie impatiente.

. . . . . .

..... Larcourt sentit que le canot l'emportait dans un élan de vertige.....

. . . . . .

.....Deux corps s'effondrèrent à l'entrée de la cabane, devant Dérouville, redressé d'épouvante..... deux cris d'homme et de femme, déchirants, sinistres, effroyables.....

— Arrêtez..... c'est mon fils!

— Grâce! c'est mon frère!

L'ingénieur sentit que son cœur allait se rompre, mais cet éclair d'effroi n'éblouit pas sa raison. Il comprit l'atroce mystère, le désarroi des cœurs, l'aveu de honte et de désespoir.....

Larcourt, frère de France!

Et tout cela dura une seconde.....

Sa main toucha l'aiguille du *télékine* pour jeter hors du mortel chemin l'engin fou qui se ruait à la catastrophe.

Vingt mètres le séparaient de la coque noire de l'*Ellen*.

C'était le salut pour le traître?

Non! c'était la mort, quand même!

Le mât récepteur venait d'être brisé, le courant rompu. Le canot ne suivait plus que son élan prodigieux et courait au but fatal.

Désonville était désarmé. Larcourt croyant arrêter la puissance de mort venait de hâter son châtiment.

L'ingénieur entendit comme un glas qui lui tintait aux oreilles, aperçut dans une vision trouble, M. de Ralbert et France, anéantis à ses pieds..... Il courba la tête, puis, la main au cœur, jeta un grand cri..... Et soudain, la mer, la forêt, tout l'espace, toute la clarté s'emplirent d'un fracas monstrueux.....

Une trombe d'eau jaillit, énorme, lumineuse, étincelante, puis retomba lourdement dans l'abîme entr'ouvert. L'ombre noire du navire anglais, avec un mugissement de monstre blessé à mort, s'enfonça lentement dans la courreau d'Oléron, diminua, puis disparut.

Et les ondes larges, tournoyant affolées sur la nappe éclatante, semblaient accourir, pour enlacer de leurs plis les trois statues d'or enveloppées dans le somptueux linceul.

Le vieux Ralbert s'était dressé vers Dérouville, l'œil fou, le visage effrayant, le poing tendu dans une menace épouvantable.....

— Malheureux! rugit-il d'une voix formidable..... Lâche! c'est vous qui avez tué mon fils!

L'ingénieur posa sa main tremblante sur l'épaule de ce père affolé, puis, le doigt vers le Christ de la muraille :

— C'est Dieu! murmura-t-il dans un soupir d'angoisse.

(A suivre.)

RENÉ GALLI.

(Droits de traduction et de reproduction réservés.)

Sources lumineuses pratiques

La question de la lumière préoccupe à juste titre tous les conférenciers projectionnistes. A l'heure actuelle, les faveurs sont partagées entre la *lampe à alcool B. P.* avec nouvelle valve de pression, l'appareil à acétylène *Le Vercingétorix* inventé par M. l'abbé Desolma et construit par le service des projections de la Bonne Presse.

Ces deux sources de lumière suffisent pour des auditoires de 100 à 200 personnes, mais pour les grandes salles nous ne saurions trop recommander la lumière oxydrique et la lumière oxy-éthérique, toutes deux sans danger.

(Voir aussi dans le « Fascinateur » envoyé franco sur demande, la nouvelle lumière oxy-essence.)